

DU DEUIL QUE MENA GARGANTUA DE LA MORT
DE SA FEMME BADEBEC.

QUAND Pantagruel fut né, qui fut bien ébahi et perplexe ? Ce fut Gargantua son père, car, voyant d'un côté sa femme Badebec morte, et de l'autre son fils Pantagruel né, tant beau et tant grand, ne savait que dire ni que faire, et le doute qui troublait son entendement était à savoir s'il devait pleurer

pour le deuil de sa femme, ou rire pour la joie de son fils. D'un côté et d'autre, il avait arguments sophistiques qui le suffoquaient, car il les faisait très bien *in modo et figura*, mais il ne les pouvait souldre¹, et par ce moyen, demeurerait empêtré comme la souris empeignée², ou un milan pris au lacet.

« Pleurerai-je ? disait-il. Oui, car pourquoi ? Ma tant bonne femme est morte, qui était la plus ceci, la plus cela qui fût au monde. Jamais je ne la verrai, jamais je n'en recouvrerai une telle : ce m'est une perte inestimable. O mon Dieu ! que t'avais-je fait pour ainsi me punir ? Que n'envoyas-tu la mort à moi premier qu'à elle ? car vivre sans elle ne m'est que languir. Ha ! Badebec, ma mignonne, m'amie, mon petit con (toutefois elle en avait bien trois arpents et deux sexterées)³, ma tendrette, ma braguette, ma savate, ma pantoufle, jamais je ne te verrai. Ha ! pauvre Pantagruel, tu as perdu ta bonne mère, ta douce nourrice, ta dame très aimée. Ha ! fausse⁴ mort, tant tu m'es malévole, tant tu m'es outrageuse, de me tollir⁵ celle à laquelle immortalité appartenait de droit. »

Et, ce disant, pleurait comme une vache, mais tout soudain riait comme un veau, quand Pantagruel lui venait en mémoire. « Ho ! mon petit fils, disait-il, mon couillon, mon peton, que tu es joli ! et tant je suis tenu à Dieu de ce qu'il m'a donné un si beau fils, tant joyeux, tant riant, tant joli. Ho, ho, ho, ho ! que je suis aise ! buvons. Ho ! laissons toute mélancolie ; apporte du meilleur, rince les verres, boute⁶ la nappe, chasse ces chiens, souffle ce feu, allume la chandelle, ferme cette porte, taille ces soupes, envoie ces pauvres, baille-leur ce qu'ils demandent, tiens ma robe que je me mette en pourpoint pour mieux festoyer les commères. »

DE L'ENFANCE DE PANTAGRUEL.

JE trouve par les anciens historiographes et poètes, que plusieurs sont nés en ce monde en façons bien étranges, qui seraient trop longues à raconter : lisez le vij livre de Plin, si avez loisir. Mais vous n'en ouïtes jamais d'une si merveilleuse comme fut celle de Pantagruel, car c'était chose difficile à croire comment il crût en corps et en force en peu de temps. Et n'était rien Hercules, qui étant au berceau tua les deux serpents, car lesdits serpents étaient bien petits et fragiles, mais Pantagruel, étant encore au berceau, fit cas bien épouvantables. Je laisse ici à dire comment, à chacun de ses repas, il humait⁵ le lait de quatre mille six cents vaches, et comment, pour lui faire un poëlon à cuire sa bouillie, furent occupés tous les poëliers de Saumur en Anjou, de Villedieu en Normandie, de Bramont en Lorraine, et lui baillait-on ladite bouillie en un grand timbre⁶ qui est encore de présent à Bourges, près du



François RABELAIS (1483-1553)